

# Qu'ai-je donc fait

*de Jean d'Ormesson*

**C**her élégantissime Jean d'Ormesson, vous êtes incontestablement, avec votre dernier roman dont le titre nous interpelle, « Qu'ai-je donc fait », le maître des plaisirs cultivés. Vous nous faites valser avec aisance dans le tout... et le rien. Toujours sur les lignes de crête, le livre est une démonstration majeure d'érudition, de charme et de désinvolture.

Rien n'est sérieux, tout est sérieux semble nous dire l'auteur pour nous faire oublier, parce qu'il sait séduire, que lui a tout lu, presque tout vu, tout compris ; et si on lui reproche de se répéter dans ses livres, c'est que l'on a mal compris ses progressions mentales.

Si le destin de chacun, comme on semble le croire, est imprimé dès la petite enfance, la sienne est abondamment décrite dans le « Plaisir de Dieu », ouvrage où il dépeignait sa famille hétéroclite, dominée par la haute personnalité de son grand-père, incarnée à l'écran par Jacques Dumesnil.

Dans ce dernier roman, « Qu'ai-je donc fait », il parle de personnages réels qui l'ont inspiré. Son père, janséniste, inflexible, tolérant, ardemment républicain ; sa mère catholique, élevée dans les chasses à courre, héritière de Jacques Cœur et de la Grande Mademoiselle, dont le père était le propriétaire de Saint-Fargeau (Plessis-Vaudreuil) ; ses oncles, le célèbre Wladimir d'Ormesson et Toto son préféré, un peu escroc... et une série de cousins et

cousines qui, tous, appartenaient au même milieu : « le U », comme disait Nancy Mitford, pour désigner tout natif de l'Upper Class.

Ce milieu avait ses règles qui étaient très strictes. « Quiconque », nous dit Jean d'Ormesson, « aurait prononcé « l'x » d'Auxerre, de Bruxelles ou « le l » de Belfort, et aurait mal prononcé la Trémoille, Breuil ou Castre, aurait été rejeté dans les ténèbres extérieures... le mot « manger » était rigoureusement interdit ; et exprimer ses sentiments avec trop de véhémence n'était pas de bon ton ; et les nouvelles transmises par téléphone, politiques ou privées, étaient toujours mauvaises, et nous nous efforcions d'en donner le moins possible. Les fonctions, le talent, le caractère, les vertus, les idées passaient après les manières ».

N'étant doué pour rien, l'auteur aurait volontiers écrit l'éloge de la paresse et de l'ennui qui, selon lui, « est la marque en creux du talent ». Mais son admission à l'École Normale Supérieure le tira de sa léthargie. Jankélévitch, Bachelard, Merleau-Ponty et d'autres aussi célèbres, furent ses maîtres qui l'introduisirent dans le royaume inconnu, celui du langage, de la parole, et des mots.

Est-il un véritable écrivain ? Il le conteste, car il n'a écrit ni l'Illiade, ni l'Odyssée. Est-il un séducteur ? Non, car il aurait voulu être Cary Grant. Et c'est Conan Doyle et pas lui qui a fait exister Sherlock Holmes. Dans ses projets,

il aurait voulu écrire le roman des gaz, des particules, des trous noirs, des galaxies, bref le roman de la vie, de la bactérie aux algues, des algues aux dinosaures disparus depuis soixante millions d'années.

Qu'on se rassure, il a quand même écrit une trentaine de livres, dont certains titres nous font encore rêver : « C'était bien », « Mon dernier rêve sera pour vous », « Et toi, mon cœur, pourquoi bats-tu ? » ! « Ce que j'aimais de la vie, c'était d'abord la vie ». Assurément, ses succès littéraires semblent peser moins lourd que les joies du ski au printemps, que la natation dans les mers du Sud, que séjourner en été dans les îles grecques, que contempler la nuit sous les tropiques... Il y a aussi chez lui l'amoureux de l'Italie, de Rome la blanche pour sa rigueur, de Venise la rouge pour les plaisirs.

Célèbre et libre, l'écrivain est la désinvolture même, celle d'un intellectuel qui regarde avec distance les travers de notre société. Le sport ? Il est dominé par l'argent. Les voyages ? Avec les progrès foudroyants des transports, ils sont devenus une corvée collective et confortable, « un petit vertige pour couillons », disait Céline. Les médias ? « Ils encensent les navets ». Le même rejet dénonce l'idolâtrie vouée aux animaux, l'excès de technicité et la pédanterie des milieux littéraires.

Quand il revient sur les valeurs fondamentales, il fait l'éloge de la pensée : « La pensée », écrit-il, « c'est aussi physique que la lumière et l'eau. Cependant, penser, c'est refuser, c'est dire non, c'est penser contre les autres et surtout contre soi. La force de la pensée, c'est de n'obéir à aucune loi, et de ne jamais être là où vous croyez, entre le tout et nous, comme une stупeur enchantée, il y a un lieu de pensée... »

De nombreuses pages sont consacrées à la science, à ses progrès qui l'inclinent de plus en plus vers le doute métaphysique. « Si Dieu existe », dit-il, « il aurait pu me le faire savoir avec un peu plus d'évidence... ». Cependant, des résidus de croyance enracinés par son éducation chrétienne et la foi de ses ancêtres, résistent encore comme chez tout homme du XXe siècle.

Ce livre qui, je l'espère, ne sera pas le dernier, est un roman vivant, où l'auteur se découvre et se confesse. Il est chaleureux et lumineux, tonique, classique et peu conventionnel. Sa lecture est un plaisir raffiné.

**Alice Fulconis.**

*« Qu'ai-je donc fait »  
de JEAN D'ORMESSON  
Editions Robert Laffont.  
361 pages. 21 €*